

## Observations sur *Le Barbier de Séville*,

Par Monsieur Claude Habre de Faugelas

Il est certains édifices qui, construits en des temps reculés, ont été remaniés moult fois au fil des siècles en sorte qu'ils sont constitués de pièces d'architectures dont la beauté n'existe qu'à part de l'ensemble ; leur apparence peut produire sur les esprits sensibles une vive impression, avant que la raison n'en rétablisse, par un juste jugement, leur hideur et leur dysharmonie. Toutefois, il arrive que des personnes – et ce sont souvent gens de qualité – restent captives de leur sentiment premier et que la fascination qu'elles ont éprouvée de prime abord prenne racine en leur âme. Il appartient alors au philosophe et à l'homme de lettres de restaurer la vérité sur l'objet qui a abusé les sens de leurs congénères. Comme autrefois Platon le fit avec son allégorie de la caverne, j'ai pour dessein de guider vers la lumière ceux dont l'esprit est encore plongé dans les ténèbres, ceux qui ont été charmés par *Le barbier de Séville*.

Cette vilaine pièce de théâtre, d'abord conçue par son auteur, M. de Beaumarchais, comme un opéra-comique de piètre facture, fut refusée par des comédiens italiens ; transformée ensuite en une comédie dont les imbroilles s'éternisaient tant que le public s'endormait dans la salle, elle fut élaguée d'un bon nombre de feuillets, pour enfin connaître un succès injustifié en les murs du Théâtre Français. Pour moi, l'émotion qu'elle a suscitée dans le parterre et dans les galeries ne peut être qu'illusoire, et n'avoir pour origine que cette sorte de fascination provoquée par l'étrangeté de sa facture, que j'ai décrite tantôt ; aussi, j'ai pour devoir d'abattre cet édifice abject et, pour ce faire, j'entends prouver :

Que le sujet, qui a été emprunté à M. Molière, n'a point su être utilisé avec le même éclat ;

Que tout ce qu'elle a d'esprit a été dérobé dans d'autres œuvres ;

Que les caractères de ses personnages sont invraisemblables ;

Que la prose en est médiocre et plate ;

Qu'elle flatte éhontément le goût actuel pour l'ibérisme ;

Qu'il s'agit d'une farce indigeste et non d'une comédie ;

& qu'ainsi, elle mérite non point qu'on rie de ses vains artifices, mais bien que l'on se gausse de leur médiocrité.

Je commencerais mes observations sur *Le Barbier de Séville* en rappelant son sujet, pour ceux qui ne l'auraient encore point lue ou vue. Le Comte Almaviva, un grand d'Espagne cherchant à être aimé pour lui-même, et non pour sa fortune, courtise une jeune fille du nom de Rosine, dont le docteur Bartholo, son tuteur, est fort épris et fort jaloux ; ce dernier, s'apprête à se marier avec elle, mais le comte aidé par Figaro, son ancien valet, conspire pour lui souffler sa belle. L'on voit immédiatement que Monsieur de Beaumarchais a calqué son intrigue sur celle de *L'école des femmes* de Monsieur Molière. Mais si ce dernier avait su amuser le public avec un tel sujet, c'est bien parce qu'il avait équipé son *École des femmes* de ressorts comiques un tantinet plus étudiés que ceux mis en branle dans le *Barbier de Séville*. La situation même du tuteur, amoureux de sa pupille et devenu malgré lui le confident de son rival, n'est certainement point étrangère à la drôlerie de *L'École des femmes*, et les nombreux qui-proquos qui découlent de cette situation initiale font toute la saveur de la comédie de Monsieur Molière, lors que l'intrigue du *Barbier de Séville* se déroule sans aucune surprise. Mais de procurer un étonnement à son public ne semble point être dans les préoccupations

## Observations sur *Le Barbier de Séville*,

Par Monsieur Claude Habre de Faugelas

de Monsieur de Beaumarchais, puisque le dénouement de sa pièce est dévoilé dans son sous-titre même, *La précaution inutile*, en sorte que l'esprit du spectateur ne reste point suspendu au déroulement de l'histoire, dans cet état d'attente qui constitue un des plaisirs majeurs que l'on est en droit d'attendre d'un ouvrage.

Les mauvais plaisants m'objecteront peut-être qu'après avoir vilipendé la pièce de Monsieur de Beaumarchais pour n'être qu'une malencontreuse farce, je l'ai ensuite comparée à un morceau d'écriture de Monsieur Molière qui se trouve aussi relever de ce genre décrié à juste titre. Je vous répondrais donc, messieurs les fâcheux, que l'*École des femmes* est certes fort apparentée à la famille dégénérée des farces, mais qu'elle transcende cette vile ascendance en se revendiquant, par sa structure en bels alexandrins, de la haute lignée des grandes comédies en vers, ce qui n'est certainement pas le cas du *Barbier de Séville*, dont la prose est par surcroît des plus quelconques.

Je crois avoir montré que Monsieur de Beaumarchais, bien qu'il ait traité le même sujet que Monsieur Molière, n'a ni su lui donner le même piquant ni ne l'a rendu plaisant par sa forme ; il est une autre dissemblance entre les deux ouvrages qui fait la réussite de l'un et la bassesse de l'autre : la vraisemblance des caractères. Car, si les personnages de la comédie de Monsieur Molière sont trempés dans le métal pur de la vraisemblance, ceux de la farce de Monsieur de Beaumarchais sont faits de quelque alliage douteux dont le tranchant s'émousse au fil des scènes. Je ne m'abaisserais point à noter, comme un misérable tabellion, toutes les invraisemblances dont font montre les personnages du *Barbier de Séville* ; cependant, j'aurais failli à ma tâche si je n'en recensais point les plus outrancières. En voici la première : Bartholo, le tuteur de Rosine, est d'abord décrit comme un être dont la jalousie est méticuleuse. Ce défaut précieux lui permet, avant que peu de temps ne soit écoulé, démasquer sa pupille quand celle-ci vient d'écrire un coupable billet à son amant ; un doigt taché d'encre, une plume encore humide d'encre, une feuille manquante à un cahier dont il a scrupuleusement compté les pages sont autant d'infimes détails qui point n'échappent à sa vigilance exacerbée. Cependant, dans le quatrième et dernier acte, lors qu'il a été informé que l'amant de sa pupille dispose de la clef servant à ouvrir la jalousie de sa chambre, non plus qu'il n'ignore que son rival est disposé à s'en servir la nuit même, il déserte sa maisonnée, laissant le champ libre aux deux tourtereaux, ce qui prive le personnage de toute créance. Pour la seconde invraisemblance, il s'agit du caractère de Rosine, qui se révèle être une jeune fille curieusement rouée, nonobstant qu'elle ait été jalousement gardée des tentations. A sa première apparition, elle paraît à la fenêtre en compagnie de Bartholo, et, prétendant tenir en main le feuillet d'une chanson – en vérité un billet doux destiné à son galant – elle le laisse choir pour que ce dernier puisse s'en saisir. Aussitôt, elle feint la détresse d'avoir perdu ce papier, et, par ce stratagème, se débarrasse ainsi de son tuteur, dont elle profite de l'absence pour échanger quelques mots avec son amant. Par ainsi, je crois avoir établi que les personnages du *Barbier de Séville* ne sont aucunement vraisemblables ; j'ajouterais que l'on ne peut être captivé par une intrigue où les caractères des personnages sont modifiés sans la moindre conséquence, selon les caprices de l'auteur, qui ne paraît pas lui-même connaître la véritable nature des créatures qu'il a mises en scène.

## Observations sur *Le Barbier de Séville*,

Par Monsieur Claude Vabre de Fauvelas

L'on sent que Monsieur de Beaumarchais s'est échiné à vouloir donner de la profondeur au personnage de Figaro et que, ne parvenant point lui-même à lui donner de l'esprit, il est allé en chercher dans les œuvres de Messieurs Voltaire et Montaigne, empruntant au premier un vers de sa *Henriade* « *l'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide* » et dans les *Essais* du second l'aphorisme suivant « *Les princes me donnent prou s'ils ne m'ôtent rien, et me font assez de bien quand ils ne me font point de mal* », duquel il a ôté tout sel en le remaniant de la sorte « *un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal* ». Mais, s'il fut incapable d'insuffler un brillant intellect dans son valet d'opérette, il faut cependant reconnaître que l'auteur du *Barbier de Séville* parvint superbement à orner les discours du Comte d'Almaviva des plus mauvais calembours qui se puissent concevoir, lorsqu'il lui fit déformer le nom du docteur Bartholo en « *docteur Barbe à l'eau* » et « *Barbaro* ».

Quand il ne lui reste plus de vilains calembours dans sa besace, Monsieur de Beaumarchais se contente d'user du comique de répétition, dont tout esprit un tant soit peu frotté de belles lettres sait qu'il s'agit d'un artifice bien mesquin pour provoquer le rire. Au fond, pour monsieur de Beaumarchais, l'on sent bien qu'il n'est pas de situation plus drôle que de se trouver dans les profondeurs de quelque caverne et de s'entendre répéter ses propres paroles par l'écho, comme en témoigne l'extrait suivant, dont je ne prendrai pas la peine d'expliquer le vil quiproquo auquel il se raccroche :

« BARTHOLO, *haut*. – Eh bien, Bazile, votre homme de Loi ? ...

FIGARO – Vous avez toute la soirée pour parler de l'homme de Loi.

BARTHOLO, *à Bazile*. – Un mot ; dites-moi seulement si vous êtes content de l'homme de Loi ?

BAZILE, *effaré*. – De l'homme de Loi ?

LE COMTE, *souriant*. – Vous ne l'avez pas vu, l'homme de Loi ?

BAZILE, *impatient*. – Eh ! non, je ne l'ai pas vu, l'homme de Loi.

LE COMTE, *à Bartholo, à part*. – Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle ? Renvoyez-le.

BARTHOLO, *bas, au Comte*. – Vous avez raison. (*À Bazile.*) Mais quel mal vous a donc pris si subitement ?

BAZILE, *en colère*. – Je ne vous entends pas.

LE COMTE, *lui met, à part, une bourse dans la main*. – Oui, Monsieur vous demande ce que vous venez faire ici, dans l'état d'indisposition où vous êtes ?

FIGARO – Il est pâle comme un, mort !

BAZILE – Ah ! je comprends...

LE COMTE – Allez-vous coucher, mon cher Bazile : vous n'êtes pas bien, et vous nous faites mourir de frayeur. Allez-vous coucher.

FIGARO – Il a la physionomie toute renversée. Allez-vous coucher.

BARTHOLO – D'honneur, il sent la fièvre d'une lieue. Allez-vous coucher.

ROSINE – Pourquoi donc êtes-vous sorti ? On dit que cela se gagne. Allez-vous coucher.

BAZILE, au dernier étonnement. – Que j'aïlle me coucher !

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE – Eh ! sans doute. »

## Observations sur *Le Barbier de Séville*,

Par Monsieur Claude Havre de Faugelas

Si je n'avais déjà prouvé, au fil de ces observations, combien grossière est la farce de Monsieur de Beaumarchais, cet extrait, par sa facture rustaude et galvaudée, aura suffi à l'établir. Je pourrais encore relever que, si cet illustre gâte-papier ne s'est pas donné la peine de draper son théâtre dans le noble manteau de l'alexandrin, il n'a en revanche point dédaigné de citer de méchants vers, et notamment ceux d'une ariette espagnole, puisque le goût du jour est à l'ibérisme ; ou encore, qu'il multiplie fâcheusement les costumes, fanfreluches et autres coqueluchons de style espagnol pour mieux camoufler la vacuité de ses dialogues. Ayant déjà plus que souillé mon habit, je ne m'abaisserais pas à fouiller plus encore dans ce tas d'immondices qu'est *Le barbier de Séville* pour en établir l'abjection ; cependant, je montrerai encore que la préface du barbier de Séville est aussi insolente et pleine de fatuité qu'est médiocre et plate cette pitoyable pièce de théâtre, et que l'on y voit l'auteur prétendre avoir l'honneur d'offrir au lecteur un nouvel opuscule de sa façon, lors qu'il eût été ô combien plus juste d'annoncer qu'il s'apprêtait à lui infliger un rustre camouflet. Tournant ensuite autour du pot comme une péronnelle à sa première danse, il nous enjoint de nous trouver dans les meilleures dispositions pour savourer les prétendus charmes de son imbroille de mauvais ton. L'on se doit d'être heureux en affaire, en amour, l'esprit vacant de soucis et « *content de notre estomac* », nous dit-il, pour apprécier les fades inepties de son œuvre. Le dernier de ses conseils n'est pas le plus inutile, puisqu'il faut en effet être doté d'un organe gastrique dans la plus superbe des conditions pour digérer les lourds ingrédients de sa farce.

Claude Havres de Faugelas.